



LES  
**N**UITS  
 DE PARIS,  
 OU  
 LE SPECTATEUR-  
 NOCTURNE.

*Nix & Amor Vinumque nihil moderabile suadent  
 Nil puere vacat, Liber, Amorque metu. Ov.*

*Tome Premier.*

à LONDRES,  
 Et se trouve à Paris, chés les Libraires  
 nommés en tête du Catalogue.

1788.

802  
 la Senne  
 5818



(1)



1780

Table de la I.<sup>re</sup> Partie du Tome I,

P. <sup>re</sup> Nuit.	<i>Plan.</i>	3
II Nuit.	<i>La Vaporeuse.</i>	8
III Nuit.	<i>Suite:</i>	14
	<i>Lettre de la Vaporeuse.</i>	17
IV Nuit.	<i>Suite.</i>	21
	<i>L'Homme-de-nuit.</i>	ib.
V Nuit.	<i>Le Deuil du cœur.</i>	31
VI Nuit.	<i>Les deux Jeunesfilles.</i>	47
	<i>La Bourse des Pauvres-gens.</i>	51
VII Nuit.	<i>Qu'est-ce que la Nuit?</i>	52
	<i>Le Trou au mur.</i>	58
VIII Nuit.	<i>La Fille sauvée.</i>	59
	<i>Epimenide.</i>	60
IX Nuit.	<i>Depart d'Epimenide.</i>	69
	<i>Sommeil d'Epimenide.</i>	75
	<i>Reveil d'Epimenide.</i>	80
	<i>L'Homme-ivre.</i>	81
X Nuit.	<i>L'ancien Hôtel-Soissons.</i>	82
	<i>Etonnement d'Epimenide.</i>	83
	<i>Le Rompu.</i>	91
XI Nuit.	<i>Epimenide à Gnoffe.</i>	92
	<i>La Femme violente.</i>	101
XII Nuit.	<i>L'Imprudente.</i>	102
	<i>Epimenide reconnu.</i>	105
	<i>Second Mariage d'Epimenide.</i>	109
	<i>Metempsychose d'Epimenide.</i>	111
	<i>Suite de l'Imprudente.</i>	115
XIII Nuit.	<i>Suite de la Femme violente.</i>	116
	<i>Epimenide chés les Atheniens.</i>	120
XIV Nuit.	<i>Lettre d'une jeune Bouchère.</i>	128
	<i>Les Mechantes.</i>	129
	<i>Epimenide à Sparte.</i>	131
	<i>Epimenide à Corinthe.</i>	134
	<i>Le Chien dehors.</i>	136
XV Nuit.	<i>La Fille-de-joie.</i>	ib.
	<i>Epimenide à Thèbes.</i>	137

La fin de la Table est à la dernière page de cette I.<sup>re</sup> Partie.

## Avis d'un Libraire.

*J*e donne, avec plaisir, mes soins et mon temps à l'impression d'un Livre, quand je crois qu'il peut être utile. J'ai trouvé celui-ci non-seulement utile, mais philosophique, et saillant, trois qualités rarement unies, dans les Ouvrages publiés de nos jours! Je me crois obligé d'avertir, qu'on ne trouvera dans les premiers Volumes que des traits particuliers; non que l'Auteur ait évité de les employer d'abord, mais il n'y apportait pas alors l'attention qu'il y a donnée de-

puis. L'interêt de cet Ouvrage, vraiment neuf, ira donc toujours en croissant.

Je me propose de le donner quatre à quatre Parties, de dix feuilles chacune: C'est une facilité qu'avaient autrefois nos célèbres Romanciers; facilité qui favorisait également l'Auteur, le Public et le Libraire, mais dont on doit la cessation à la mauvaise-foi de certains Avanturiers, usurpateurs et profanateurs du nom de Gens-de-lettres: On n'a rien de tel à craindre de mon Auteur; sa fidélité à ses engagements est connue!

LES  
NUITS DE PARIS,  
OU LE  
SPECTATEUR - NOCTURNE.

---

**D**ans le cours de vingt années ;  
c'est-à-dire, depuis 1767, que l'Auteur  
est Spectateur-nocturne, il a observé  
pendant 1001 Nuits, ce qui se passe dans  
les rues de la Capitale : Neanmoins  
pendant ces vingt années, il n'a vu des  
choses interessantes que 366 fois : On  
n'en inferera pas, qu'il n'arrive des scènes  
frappantes dans les rues de Paris, que  
le vingtième des Nuits, mais que le  
Hibou-Spectateur, qui ne décrit que ce  
qu'il a vu, ne s'est rencontré avec les  
événemens qu'une vingtième partie de  
ses courses. Il a commencé les Nuits ;

Tome I.

## 2 LES NUITS DE PARIS :

dès qu'il a eu son année complète d'événemens. Il a donné à cet Ouvrage la forme animée du récit ; parce-qu'effectivement, il a rendu-compte à une Femme de tout ce qu'il voyait. On vous présente avec confiance ces Tableaux nocturnes, ô Concitoyens ! comme les plus curieux qui aient jamais existé : Ils instruiront, en étonnant.

Vous y verrez non-seulement des scènes extraordinaires, mais des morceaux philosophiques, inspirés par la vue des abus qui se-commentent sous le voile tenebreux que la nuit leur prête ; des histoires intéressantes, en-un-mot, tout ce qui peut exciter la curiosité.

---

### (1) SUJET DE LA 1.<sup>o</sup> FIGURE.

Le Hibou-Spectateur, marchant la nuit dans les rues de la Capitale : On voit au-dessus de sa tête, voler le Hibou, & dans les rues, un Enlèvement de Filles ; des Voleurs qui crochettent une porte ; le Guet-à-cheval et le Guet-à-pied :

« Que de choses à voir, lorsque tous les yeux  
sont fermés » !

*gagemens est connue.*

Il était onze heures du soir : J'errais seul dans les ténèbres , en me rappelant tout ce que j'avais vu depuis trente ans. Tout-à-coup une idée me frappe : mon imagination s'embrâse : Mais les idées confuses qui se présentent, ne me permettent pas de les classer. Dans ce désordre d'idées, j'avance, je m'oublie, et je me trouve à la pointe orientale de l'Île-Saintlouis. C'est un baume salutaire, qu'un lieu cheri ! Il me sembla que je renaissais : mes idées s'éclaircissent ; je m'assis sur la pierre, et à la tremblante lumière de la Lune, j'écrivis rapidement :

## PREMIÈRE NUIT.

## P L A N.

Hibou ! combien de fois tes cris funèbres ne m'ont-ils pas fait tressaillir, dans l'ombre de la nuit ! Triste et solitaire, comme toi, j'errais seul, au-milieu des ténèbres, dans cette Capitale immense : la lueur des reverbères, tranchant avec les ombres, ne les détruit pas, elle les rend plus saillantes : c'est le clair-obscur des grands Peintres ! J'errais seul, pour connaître l'Homme... Que de choses à voir, lorsque tous les yeux sont fermés (1) ! Citoyens paisi-



#### 4 LES NUITS DE PARIS:

bles! j'ai veillé pour vous; j'ai couru seul les nuits pour vous! Pour vous, je suis entré dans les repaires du Vice et du Crime: Mais je suis un traître pour le Vice et pour le Crime; je vais vous vendre ses secrets.... Pour vous, je l'ai guetté à toutes les heures de la nuit, et je ne l'ai quitté, que lorsque l'Aurore le chassait, avec les Tenèbres ses auteurs..... O jeune & tendre Beauté, qui dors tranquille sous la garde sacrée d'une Mère vigilante, tu ne sauras jamais ce qu'endurent les Infortunées de ton sexe, de ton âge, de ta beauté, de ton innocence!.... Mais pourquoi ne le saurais-tu pas? Je veux t'instruire: Je veux que tu frissonnes, en t'applaudissant de ton bonheur!.... Je veux vous épouvanter, Jeunes-filles des conditions communes, que guette le Seducteur barbare! Je veux vous montrer l'abîme et la sentine infecte du Vice, couvert d'œillets et de roses.... Jeune-homme! tu souffres impatiemment le joug imposé par un Père sage: tu vois, ou plutôt tu crois voir un parc immense de plaisirs! C'est un bosquet de douze piés de profondeur, qui masque une voierie!.... J'ai voulu tout voir pour toi: Viens, lis, instruis-toi; Je me suis sacrifié à l'avantage de

mes Concitoyens : J'ai exposé ma santé, ma vie, mon honneur, ma vertu ; le Fils du plus honnête et du plus vertueux des Pères!... Mais je ne l'ai pas exposé envain ; je te serai utile : Tu verras, Jeune-homme, combien le Mal est commun, combien le Vice est laid, et combien on paye chère ses trompeuses douceurs!... Pères, Mères-de-famille ! préparez une couronne ! C'est pour vous, c'est pour vos Enfants, que je me suis fait Hibou ! Le froid, la neige, la pluie, rien ne m'arrêtaut ; je voulais tout voir, et j'ai... presque tout vu : car, on ne saurait être par-tout.... Que d'Autres peignent ce qui arrive le jour ; moi, je vais crayonner les iniquités nocturnes.... J'ai vu ce que Personne que moi, n'a vu. Mon empire commence à la chute du jour, et finit au crépuscule du matin, lorsque l'aurore ouvre les barrières du jour.

O mes chers Concitoyens ! je vous aime, je vous chéris : jamais le Vice ne m'a fait haïr les Vicieux, Un-seul excepté ; Un-seul que je veux un-jour vous dénoncer : Depuis vingt ans, j'écris, guidé par l'amour du vrai, du beau, de l'utile ; car l'utile est toujours l'honnête, malgré la vaine distinction du Phi-

## 6 LES NUITS DE PARIS :

losophe éloquent de l'ancienne Rome. Que mes vils Detracteurs montrent des vues comme les miennes ; qu'ils prouvent, comme moi, qu'ils n'ont pas écrit une ligne, par un autre motif que le bien public ! Je les en defie, et je leur declare, que j'aime mieux ma rustique élocution, que tous les charmes vains de leur brillante littérature. Je suis fier de moi, de mes vues, des projets que j'ai proposés : Souvent mes Detracteurs ont à rougir des traits délicats échappés à leur plume.

Mon Lecteur, j'écris pour être votre ami ; pour vous dire des choses, et non pour vous faire entendre des sons. Vous allez voir, dans cet Ouvrage véhément, passer en revue les Abus, les Vices, les Crimes ; les Vicieux, les Coupables, les Scelerats, les infortunées Victimes du sort et des passions d'Autrui : Ceux et Celles qui, n'ayant rien à se reprocher, sont deshonorés par le crime qu'ils n'ont pas commis : Vous y verrez des Filles, des Femmes, des Catins, des Espions, des Joueurs, des Escrocs, des Voleurs : Vous y verrez des actions secretes et genereuses, qui relèvent l'Humanité, qui la rapprochent de son divin Auteur : Vous y trouverez de la

morale, de la philosophie..... Mon Lecteur, je suis père, je suis époux, je suis beau-père, je suis ayeul : De ces quatre qualités, une-seule me rend heureux : mais si elle venait à manquer, car la Mort n'épargne pas plus la Jeune-fille qui vient de naître, que le Vieillard octogenaire accablé d'infirmités.... Si tout venait à me manquer, je n'aurais pas, comme tant d'Insensés, recours au lâche suicide ; ma philosophie me soutiendrait..... Et c'est elle que je vous montrerai.

A tout ce que j'annonce, j'ajouterai des morceaux vigoureux, tirés d'un Ouvrage non-publié, qui m'appartient, et dans lequel l'Ecrivain s'anatomise lui-même, pour dévoiler les ressorts du cœur-humain.

Voilà, mon cher Lecteur ( et ce n'est point ici une vaine formule ) ce que je vais vous donner. Il est, dans la Littérature, de méprisables Insectes, semblables à la Sauterelle : Ils se traînent sur les poésies des Hommes-auteurs, et les donnent au Public, incapables qu'ils sont de rien produire d'eux-mêmes : Ils s'enrichissent, tandis que le vrai Poète, le véritable Inventeur, quelle que soit sa facilité, demeure pauvre, et perit

## 8 LES NUITS DE PARIS :

de tous les maux attachés à l'humanité :  
Lecteurs, distinguez l'Auteur du Com-  
pilateur : Honorez le Premier ; et ne  
donnez au Second, que le degré d'in-  
dulgence qu'il mérite....

C'est ainsi qu'une belle nuit d'été,  
assis à la pointe orientale de l'Ile-Saint-  
Louis, je réfléchissais, en attendant l'au-  
rore : Dès qu'elle brilla, je rentrai dans  
ma retraite, et m'assoupis quelques  
heures, comme l'Homme-de-nuit.

### I I N U I T.

#### LA VAPOREUSE.

Plaisirs bruyans ! vifs et délicieux plai-  
sirs que l'urbanité donne aux Heu-  
reux du siècle, que laissez-vous, quand  
vous êtes évaporés ? L'ennui, l'affaisse-  
ment, la langueur, l'inertie absolue, les  
vapeurs.

On était en automne : minuit son-  
nait : Je revenais de la rue Saintonge,  
et je traversais les rues solitaires du  
Marais.... Mais qu'étais-je allé faire  
à la rue Saintonge ? Jamais je ne man-  
que à la visiter à certaines époques,  
depuis longtemps ! le 14 septembre ;  
le 2 octobre, et le 9 ; le 1<sup>er</sup> janvier ; le  
25 mars ; le 9 mai ; le 2 juillet ; et lors-  
que je suis parvenu au coin de la rue

de Normandie, au pié de la terrasse d'un petit jardin, je regarde une croisée en face, et mes yeux se remplissent de larmes : une douleur vive, quelquefois délicieuse, abreuve mon âme, et je m'écrie, ou je chante :

- » C'est là qu'était Victoire,
- » Objet plein de douceur!
- » Larmes en sa mémoire,
- » Vous coulez sur mon cœur!
- » Elle me fut ravie,
- » Par des Parens cruels!
- » Ils ont rempli ma vie,
- » De regrets éternels!

Je revenais de la rue Saintonge, & j'étais.... dans la rue Payenne. Une maison neuve réfléchissait vivement la lumière de la Lune : Je lève les yeux, et j'aperçois, à la fenêtre, une Femme belle encore, assise sur des carreaux, mais la tête et le bras panchés en-dehors sur l'appui du balcon : Je m'arrête : Des gemissemens profonds et sourds frappent mon oreille. J'avais encore l'imagination exaltée : Je venais de pleurer Victoire. J'élève la voix ; mais d'un ton doux et touché : — O Vous qui gemissez, durant le silence des nuits, consacrées au repos, qu'avez-vous ? Sans-doute, vous êtes

malheureuse ? Je le suis aussi : j'erre seul, depuis que j'ai perdu la Compagne chérie que l'Amour m'avait donnée.... Et je me tus.

L'Infortunée souleva sa tête ; elle retira son bras, et s'appuyant sur le balcon, elle me dit à voix basse, — Qui êtes-vous ? — Un Homme-de-nuit ? — Qu'est-ce qu'un Homme-de-nuit ? — Je vous l'apprendrai, si vous voulez lire. — Lire ! Hâ ! c'est d'un dégoût insupportable ! — Vous lirez l'Homme-de-nuit. — Mais, c'est un conte ! Je veux savoir ce que vous êtes ? — J'aime la nuit : Je suis plus libre que dans le jour ; tout est à moi, pendant la nuit. Je me couche à l'aurore ; je dors deux heures ; à midi, je me couche encore, jusqu'à deux ; quatre heures de sommeil sont assez. — D'où venez-vous, à cet instant ? — S'il faut vous le dire, je vous le dirai : car je suis vrai, et vous avez touché mon âme par la pitié. Je suis un Amant malheureux, qui erre seul, dans le silence de la nuit : Je viens de pleurer mon Amie, à l'endroit même où je fus heureux. — Vous avez des souvenirs ; vous pleurez ; vous errez ; vous courez ! Allez, allez, vous n'êtes pas malheureux !.... C'est moi, moi,

qui m'ennuie ; moi, qui rassasiée de tout, ne sens plus rien. — Belle, qu' que vous soyiez, votre état n'est pas sans remède ! Vous avez de la fortune ; sans-doute ; vous n'avez rien perdu des biens de la vie ; seulement vous ne les sentez pas : mais on peut vous ranimer ! Dites, dites-moi, êtes-vous fille, épouse, ou veuve ? — Je suis épouse ; je suis riche... Mais j'oublie, que je repons à un Inconnu : Qui êtes-vous ? — Je suis le fils d'un Homme honnête & pauvre : Je suis pauvre moi-même ; mais j'ai du courage : Je travaille pour vivre, et je vis péniblement ; mais le courage me soutient. — Ha ! voila le bonheur ! Les richesses sont un poison lent !... Mais, Homme pauvre, vous avez eu de l'éducation ? — Je vous ai dit, que j'eus un Père honnête-homme, qui me forma pour la peine & le travail : mais ce n'est pas tout : une Femme, une Divinité bienfesante, dirigea les premiers élans de ma sensibilité : J'ai toujours depuis adoré son sexe ; je lui dois tout, l'éducation, les sentimens élevés, le plaisir, le bonheur, et des peines cheries, qui me sont aussi précieuses que le bonheur. — Cet Homme pauvre sent vivement : il a des plaisirs, il a des peines ;



## 23 LES NUITS DE PARIS:

il vit, il est heureux! et moi, je languis, je végète!... Les richesses sont le plus grand des maux!... — Cette Femme riche, jeune, belle, n'est pas heureuse, je le vois! mais ce n'est pas la faute des richesses; c'est la sienne: Son âme n'a pas assez d'énergie, pour chercher des plaisirs analogues au ton de ses nerfs! Elle ne fait pas être bienfaisante!... — Homme pauvre, que dis-tu-là? — Je dis les vérités de la Femme riche qui vient de me parler. — Il a raison!... Passe demain, Homme pauvre, à cette même heure; car l'aurore va paraître: Je veux te donner tout le détail de mes maux. — Femme riche, je ne te repons pas de passer demain: Si je passe, c'est parce-que cette route m'aura plu, et que j'aurai conservé de toi un souvenir agréable. — Voilà le premier Être qui me contredit!... — Je le crois! (dis-je tout bas) riche et jolie.... — Tu es pauvre, et tu n'obéis pas! — Dans ma pauvreté, je suis libre comme l'air: C'est mon idole que la Liberté; j'aurais quitté ma Patrie; je cesserais de voir ces rues, qui me rappellent, et mes Amis, et des Femmes adorées, si je ne pouvais y être libre: mais je le suis. — Libre, sans

fortune : car, qu'as-tu ? mille, douze cents livres de rente peut-être ?.....  
— Mille, douze cents livres de rentes !...  
Je serais un Cresus..... Je ne les ai pas.... Je ne voudrais pas les avoir...  
Je vis de mon travail : mes rentes, ce sont mes bras, mes talens : Je n'ai pas un sou de rente : Et c'est-là ce qui fait bondir mon cœur de joie : Personne, Personne, dans l'Univers, n'est mon Esclave, et ne travaille gratuitement pour moi. Je n'ai point d'affaires, point de procès à craindre ; pas la moindre inquiétude de tous les renversemens politiques, physiques & moraux : Tant que le lien nécessaire entre les Hommes subsistera, je vivrai ; ce lien, c'est le besoin qu'ils ont les uns des autres....  
— Et si tu deviens malade, Homme pauvre ? — La sagesse veut que l'Homme, chaque jour, mette à-part un dixième de sa journée ; car il est des Hommes qui sont malades un vingtième de leur vie, et qui dépensent alors le double.  
— Cet Homme m'étonne ! mes vapeurs m'ont quittées.... Homme pauvre, à demain, je t'en prie ! Je crois que je vais dormir. — Femme riche, puisque tu m'en prie, je reviendrai demain....  
Et je me retirai.

Cette conversation est à-peu-près telle qu'elle fut tenue. En quittant la Vaporeuse, je me hâtai de me rendre chés moi : L'aurore commençait à paraître : Et je me dis en moi-même : — Je compterai d'aujourd'hui la seconde Nuit : Car cette Femme m'a intéressé : La Première servira d'introduction : Et lorsque je l'aurai vue longtemps, je ferai un Livre de nos Entretiens : Je l'intitulerai, LES NUITS DU HIBOU-SPECTATEUR ; car je ne considérerai que les choses nocturnes ; assés d'Autres voient les événemens du jour. Après ce plan tracé, je me couchai ; je dormis deux heures : Je m'éveillai ; je travaillai... et le soir vint.

### III NUIT.

#### SUITE.

Je songeais à la Vaporeuse, & je ne manquai pas de passer dans sa rue ; elle m'en avait prié. A minuit, j'étais sous ses fenêtres : La Lune, qui retardait, ne les éclairait pas encore : Cependant, la Femme-riche m'aperçut.

— Est-ce toi, Homme pauvre ? me dit-elle ; ( car elle daigna plaisanter avec moi ). — Oui, Femme-à-vapeurs, c'est moi-même. — Reçois ce paquet, et

va-t-en : Car tu m'as rendu le sommeil, et je vais dormir... Un paquet tomba ; je le ramassai. — Dois-je lire, ou garder ? — Tu liras, et demain, tu reviendras à la même heure. — Sois polie ! ou je ne reviendrai pas ! — Je te prie de revenir. — Tu me pries ; je reviendrai. — Tu n'as pas de nouvelles de ta Victoire ? — D'où vient m'affliges-tu ? Victoire n'est pas la seule que je pleure ! — Tu es pauvre ! et tu fus aimé ? — O Femme riche ! si je te disais combien je le fus !... et par qui ? — Je ne voulais pas te parler ce soir : mais je ne saurais m'en empêcher : Homme pauvre, le bonheur t'a donc souri ? — O Femme riche ! la Nature m'avait tout donné ; sensibilité exquise, jugement sain, goût du solide, aversion de la futilité, temperament de fer & de feu ; une philosophie qui me mettait audessus de tout : malade, je suis comme les Animaux, je n'ai que le sentiment de mon mal, et non les frayeurs de la mort ; c'est un repos : J'aime le plaisir avec emportement ; je souffre la peine avec courage. Une Femme... ce fut une Femme, qui, profitant de ces dispositions naturelles, m'éleva l'âme. Elle n'est plus..... depuis longtemps !... Elle se nommait

Colette : Je ne pleure Victoire que sept fois l'année, et dans la rue Saintonge ; je donne tous les jours, et partout, des larmes à Colette. — Colette ! quel nom ! — Hâ ! c'est le plus beau des noms ! car c'était la plus belle des Femmes. — Tu feras l'histoire de Colette, et tu me la donneras. — Je te la donnerai, et tu adoreras Colette. — Était-elle riche ? — Oui, relativement à moi. — Quelles sont les Femmes que tu as aimées ? — Je puis te les nommer : Marie fut la première, mais j'étais enfant ; Nannette la seconde, j'entrais dans l'âge des passions ; Jeannette la troisième, c'est mon premier amour : Mariejeanne vint ensuite, sans effacer sa Rivale : Colette remplaça tout, absorba tout ; si j'aimai d'autres Femmes, c'est qu'elles étaient de son sexe, c'est que quelquefois elle le voulut... Manette fut la sixième ; Madelon la septième ; Colombe la huitième ; Marianne la neuvième ; Henriette la dixième (car je ne dis rien de Zéfîre) ; Victoire la onzième. — Tu as aimé onze Femmes ? — Je n'en aimai qu'Une. Avant Colette, c'était effervescence ; après Colette, c'était ressemblance ; je n'ai jamais aimé qu'une Femme ; & la preuve, c'est que je la voyais seule, dans Celles que je

recherchais. Je te l'ai dit : Elle m'avait fait adorer son sexe : Au mot de Femme, je songeais à Colette, je la voyais; je me disais, Co'ette est femme, et c'est une Femme que cette Jolie-personne. —Tu me feras connaître ces Femmes. Je suis bien-aise de t'avoir parlé! Tu n'es pas comme les Etres moulés que j'ai vus; tu sors de la règle, et tu me tires de l'uniformité.. Va, lis, et reviens demain : Tu m'écriras à ton tour, et chaque jour, je lirai ce que tu m'apporteras. Je partis sans répondre. Je me couchai sans lumière; je ne lus que le lendemain.

## LETTRE DE LA VAPOREUSE.

« Comment se fait-il, que la vue d'un Inconnu, et quelques paroles qu'il m'a dites, m'aient tirée de mon anéantissement? Je brûle de m'occuper, d'écrire; d'écrire ce qui m'est arrivé, pour qu'il le sache : Homme pauvre, je n'écris que pour toi.

» Je me nomme Alexandrine : Je passe pour belle : J'étais gaie dans mon enfance, et tant que je ne pensai pas. Je devins mélancolique entre quatorze et quinze ans. J'étais formée. La soif des plaisirs entra dans mon cœur à seize ans; mais elle était vague, et sans objet deter-



miné : J'aurais voulu que mon cœur eût été rempli. Je n'entrevis qu'un Jeune-homme qui m'aurait plu, que j'aurais aimé, cheri : Tant que je ne le connus pas, je m'en formai la plus délicieuse idée : je le vis de près ; c'était un sot, un fat, un égoïste, un homme sans âme, qui parlait sans penser, & pensait sans parler, faute de trouver jamais l'expression qui pouvait rendre son idée. Cet Homme me dégoûta de tous les autres, parce que c'était le seul que j'avais trouvé aimable : Je devins d'une tristesse profonde, et je restai comme anéantie pendant deux ans.

» J'en avais dixhuit, quand on m'annonça que j'étais demandée en mariage, par le Marquis de-M\*\*\*\*, homme d'esprit, homme-de-lettres, et d'un mérite qui avait fait sensation dans le monde. Je le vis ; il me déplut : Je l'écoutai : son esprit me reconcilia un-peu avec sa figure : —Hâ ! ( pensai-je ) si le Marquis de-Fontanges avait eu le mérite du Marquis de-M\*\*\*\*, que je l'aurais aimé- ! Je retombai dans ma tristesse.

» On ne s'en embarrassa guère, et tout alla, comme si j'en avais été charmée : Mon mariage se fit. Je n'en fus ni aise, ni fâchée : Vegeter femme,

vegeter fille, c'était la même chose. Je vins occuper un hôtel, tenir une maison; m'habiller le matin, recevoir du monde, tenir table, jouer, ou aler soit au spectacle, soit à la promenade, souper, veiller tard, et me coucher. Cette vie suspendit pendant quelque temps mon ennui. Mais bientôt sa monotonie me laissa retomber dans moi-même.

\* J'avais alors tout à souhait: ma jeunesse, ma beauté, l'amour de mon Mari, fesaient que les amusemens se presentaient sans cesse; je n'avais rien à désirer; parties, robes, bijoux, dépense de toutes les especes, il m'offrait tout; peut-être que si j'avais eu le temps de désirer, quelque chose m'aurait tiré de mon inertie: Mais rien: On prevenait jusqu'à l'apparence du desir. Je fus degoutée d'être aimée, d'être admirée, d'être amusée; je dirais même d'être estimée; je me sentis insensible au mepris comme à la louange; rien ne m'affectait plus. Je tombai complètement dans ce malheureux état, aubout de quatre ans de mariage. Mon Mari s'éloigna de moi, et j'y fus insensible: Un Amant se presenta: Il ressembloit à Fontanges; je soulevai mon attention pour le voir, et je ne fus pas même



tentée. J'ai veugé jusqu'à la journée d'hier, dans un état approchant du sommeil lethargique, s'il n'avait pas été quelquefois insupportable.

» Je me mourais hier, quand tu m'appelas. Je ne fais quoi d'interessant, dans le son de ta voix, retentit à mon cœur: Je sentis le desir de me lever, de te repondre. Quand tu parlas de Victoire, je t'entendis avec plaisir. La suite de ton entretien m'interessa. Je fus émue; je me sentis la force de marcher, de parler, de vouloir: Je distinguai parfaitement les objets. Je me couchai; je dormis, et ce matin, je me suis sentie un vif desir de t'écrire. Je l'ai satisfait. J'ai attendu la nuit avec impatience: J'ai tressailli de plaisir, en voyant les renèbres: A demain, Homme pauvre: Ne manque pas, et tâche de te faire estimer. La Marquise de M.\*\*\*\*».

La lecture cette Lettre me fit plaisir; Je resolu de continuer à voir cette Femme la nuit, à la suite de mes tournées nocturnes, dont le but n'était d'abord que de rentrer en moi-même, & de me recueillir: Je ne songeais pas encore à examiner les abus, à rassembler des faits: ces idées me sont venues par la suite, excitées par une foule d'observations non

prevues : Je me contentais de les exprimer sans ordre, sans details ; ce n'étaient que des ressouvenirs, ou plutôt des rappelles-memoire : je vais y mettre de l'ordre ; j'apporterai plus d'attention aux circonstances, et je penetrerai les causes.

## IV NUIT.

## S U I T E.

**L**e soir, à l'heure de quitter mon travail, je vaguai dans les environs du quartier de la Marquise : Mais il n'était pas l'heure de la voir : j'avançai jusqu'à la rue de la Haute-borne, audelà des Boulevards. — Il faut que je donne à la Marquise l'histoire de L'HOMME-DE-NUIT (pensai-je) : Entrons quelque part, pour l'écrire : cela me delàssera-. Je revins sur me pas, et j'entrai dans un miserable cabaret à bière de la rue Basse-du-rempart, derriere l'Ambigu-comique et les Danseurs-de-corde : Je me fis donner une lumière, un pot, et six échaudés : Je tirai mon papier, mon écritoire, et j'écrivis :

## L'HOMME-DE-NUIT.

**O** Nature ! je t'adore humblement prof-terné. Pourquoi l'Homme insensé ferme-t-il les yeux à ta celeste clarté ! un seul jet de cette lumière divine, éclai-

## 22 LES NUITS DE PARIS:

rerait les Mortels, et chasserait loin d'eux les ténèbres de la superstition... Tire le voile, ô Buffon ! ôte à ton Siècle la cataracte qui ferme son œil au beau jour !

Un-soir, las de chercher des moyens de diminuer la différence morale et politique des Hommes, leur différence physique s'offrit à ma pensée. Un Hibou, sorti du Temple, me fit naître une idée vaste. Je me rappelai d'abord, ce que notre Plin dit des Nègres-blancs, dont la vue faible ne peut supporter la lumière du jour, et qui ne commencent à voir parfaitement, comme les Chauvesouris, qu'au crépuscule. Je me rappelai les efforts que fait cet Auteur illustre, pour prouver que leur blancheur est une maladie : mais que dira-t-il de leur vue ? Est-ce une maladie ? Je comparai tous ses efforts à ceux qu'il a faits, pour nous persuader que les Animaux ne sont que des machines : et je souris : car j'avais lu l'Histoire du Castor. Je me rappelai d'avoir vu, dans mon Village, une Famille entière, dont la moitié des Enfants étaient bruns, et les autres rous ; les Rous clignotaient la paupière pendant le jour, et voyaient dans l'obscurité : je me rappelai que les Anciens m'a-

vaient dit, que de tout temps cette Famille s'était ainsi trouvée mi-partie, et que cela venait des Ancêtres. Je me rappelai que ces Enfans nyctiluques se portaient parfaitement bien; qu'ils étaient sains, vigoureux, sans aucune maladie de la peau; seulement la lumière les faisait clignoter. Je pensai que le mélange avait affaibli en eux le naturel, et que ces Hommes descendaient originellement de Père ou de Mère nyctiluques. Je songeai ensuite, qu'il est d'autres Pays que la Guinée, comme l'Isthme de Panama, où l'on trouve de ces Nyctiluques, ainsi que des Hommes-à-queue. J'ai conclu de toutes ces reminiscences, qu'il y eut autrefois des Hommes-de-nuit, qui voyaient et agissaient la nuit: que ces Hommes, par une admirable sagesse de la Nature, ont dû être les Naturels, les Aborigènes de la Zone-torrîde: que les Nègres actuels de cette Zone-brûlante, y sont venus de pays un-peu plus tempérés: qu'ils ont trouvé incommode pour eux qu'il y eût des Hommes nocturnes, et qu'ils les ont peu-à-peu chassés ou détruits, au-point qu'il ne s'en est échappé que quelques Individus, dont un petit nombre se fera mêlé par le mariage avec les Hommes-

## 24 LES NUITS DE PARIS :

de-jour : il y a même beaucoup à presumer, que le mélange n'a eu lieu que par les Femmes-nocturnes, que quelques Hommes-de-jour auront surprises endormies.

J'ai ensuite réfléchi sur le but de la Nature ; et j'ai vu, qu'outre celui que j'ai indiqué, de rendre les pays brûlans plus commodes à ceux qui les habitaient, elle en a eu encore un autre : C'est que, non-seulement elle a voulu que tout fût plein de vie ; que la vie fût repandue par-tout ; mais qu'il n'y eût aucun temps où cette vie n'agît ; elle a semblé craindre, en ne faisant que des Animaux-de-jour, que le sommeil ne fût universel, et n'offrit sur un hémisphère entier l'image de la mort.

Oui, les espèces d'Hommes ont été différentes. Il y a eu des Geans : on n'en peut douter ; tout l'atteste ; il y a eu des Pygmées : l'Homme a été aussi varié dans ses proportions que le Chien domestique dans les siennes ; et le Singe, espèce voisine de la nôtre, depose encore pour cette vérité.

La destruction des Geans ne doit pas surprendre : Comme la différence entre les Hommes, soit de jour, soit de nuit, soit geans, soit moyens, soit pygmées,

ne venait que du climat, il est sensible que le nombre des Hommes-moyens et des Hommes-de-jour, devait surpasser infiniment celui des autres. Or, les Hommes-moyens n'ont pas trouvé commode d'habiter un même pays, avec des Etres, qui pouvaient écrâser une douzaine d'entr'eux d'un coup-de-poing : ils se sont trouvés humiliés de la comparaison ; les Geans auront, dans l'occasion, laissé peut-être échapper des marques de mepris : ils auront subsisté, ils auront même été Rois, Chefs, tant que le Genre-humain aura été naïf, ignorant, sauvage : mais une fois policé, impossible que le grand nombre ait pu supporter, sans jalousie, la vue d'un Etre plus puissant et plus parfait : les Hommes-moyens les auront détruits peu-à-peu, après les avoir rendus odieux ; ils les auront représentés comme sanguinaires, ferores, cruels, surtout les Derniers, qui, se voyant affaiblis, se seront retirés dans les antres des montagnes, et auront massacré bon nombre de leurs Ennemis. Ce ne sont pas ici des conjectures vagues ( pensais-je ) : on voit encore des Moutons-geans en Sicile, où la Fable met aussi des Hommes-geans assez modernes, et où elle sup-

pose qu'est leur tombeau. Ne trouver-on pas des tombeaux d'anciens Chefs de Peuples barbares, dont les ossemens prouvent que c'étaient des Geans? témoin celui de Theurobochus, découvert dans le Dauphiné, au milieu du dernier siècle, &c.<sup>a</sup>, &c.<sup>a</sup>

Toutes les espèces d'Hommes pouvaient se mêler, comme celle des Chiens; mais ce devait être une grande honte pour une Geante, de succomber avec un Homme-moyen! C'est de-là que sont originaires venues les idées de l'inégalité politique: elle est imitative de l'inégalité physique qui existait autrefois. On dit encore, par métaphore, un grand Homme; une grande Princesse; un grand Roi. Une grande Princesse se deshonorait en écoutant son Valet-de-pied, qui est cependant de la même espèce; mais on entend cela figurément aujourd'hui, par un reste des mêmes idées qu'avaient naturellement les Geans, à l'égard des Hommes-moyens.

Quant aux Pygmées, on doit sentir que les Hommes-moyens les ont détruits, par mépris pour ces Êtres faibles, et qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité. Ils ont préféré de se faire des Esclaves de leurs Pareils, dont les forces sont

bien plus proportionnées à leurs besoins. Cependant, comme il se trouva quelques Geantes assés humaines pour écouter des Hommes-moyens; qu'il y eut des Geans qui devinrent amoureux de Femmes-moyennes; de-même l'Espèce-du-milieu s'abaisa quelquefois à celle des Pygmées, par occasion, par goût, par nécessité. Delà ces differences dans la stature des Nations mêlées; differences plus multipliées aujourd'hui, mais beaucoup plus affaiblies qu'autrefois, et qui, à la longue, disparaîtraient presque entièrement, si on avait soin d'interdire le mariage à tous les Etres mal constitués, c'est-à-dire, si l'on établissait une loi, par laquelle tout Homme ridiculement petit, bossu, bancroche, &c, ne pourrait épouser qu'une Veuve de quarante ans.

Je pensai ensuite, que la mythologie grecque, quoiqu'emblème de la physique, était aussi fondée sur des personnalités. Je crois que Jupiter, Mars, Apollon, &c.<sup>a</sup>, ont été des Geans, qui s'abaisaient fort souvent à des Femmes-moyennes, lesquelles s'en trouvaient ordinairement fort mal: aussi les Geans leur faisaient-ils presque toujours violence. L'histoire de Semelé, mère de Bacchus, me confirme surtout dans



cette idée : elle ne put accoucher de son Demi-geant ; car ce qu'on nommait les Demi-dieux, les Heros, ce furent d'abord ces Demi-geans, des Geans metifs, plus forts que les Hommes-moyens, et plus faibles que les Geans ou les Dieux. Il y a donc apparence que ces Heros si forts de l'Antiquité, descendaient des Geans ; mais que plusieurs generations-moyennes les avaient remis à-peu-près au niveau des autres. Ces Geans degenerés étaient tous Rois ou Chefs ; les Hommes-moyens encore sauvages se mettaient volontiers sous leur conduite.

Je crois que les plus grands Ennemis qu'eurent les Geans, ce furent leurs Bâtards, qu'ils méprisaient sans-doute, comme nous méprisons plus les Metifs, qu'un beau Nègre. Ainsi, lorsque la fable nous représente les Titans foudroyés par Jupiter, il y a toute apparence que c'est l'Histoire de temps fort-anciens qu'elle nous fait, et que les Prêtres-Poètes-Medecins-Sorciers d'alors, nous ont décrit de cette manière la mort des derniers Geans. Grâces en soient rendues à Jupiter ! car je crois que les Geans, s'ils étaient mêlés parmi nous, seraient fort-incommodes, à-moins qu'ils n'eussent la bonté de vouloir bien nous

servir d'Elefans. Mais que Jupiter n'a-t-il en même-temps aneanti les fatales idées d'une prétendue inégalité!...

Je m'arrête. Ne croyons pas que la Fable soit toute Fable: Il y a plus d'histoire qu'on ne pense! et au lieu de retrancher à celle-ci, pour le donner aux temps fabuleux, un Homme-de-genie reculera fort-loin les bornes de l'Histoire.

Buffon! puissant genie! c'est à toi de préparer cette revolution! Le Souverain a mis entre tes mains tous les moyens de connaître la verité, la Nature: scrute la Nature, trouve la verité! Ne te laisse point épouvanter par les clameurs des Pygmées; ton genie est fait pour les écrâser: Tel le Père du Jour chasse devant lui les Tenèbres, les Chimères, les Fantomes, les vaines Frayeurs, et les Mensonges de la Nuit: Tel aussi, ô Buffon! le flambeau de ton divin genie fera disparaître l'aveugle Ignorance, le Prejugé stupide, l'idiote Superstition, la Credulité ridicule; tu les pousseras devant toi, et ils tomberont dans le gouffre du neant: l'Univers étonné dira pendant un-jour: —Ils ne sont plus-! le lendemain on niera qu'ils aient jamais été!

---

En finissant cette pièce, je sortis de

la chambre, je payai, sans faire attention aux curieux regards du Tabagiste, et je courus chés la Vaporeuse.

Je l'aperçus, et sans rien dire, je lui presentai mon paquet aubout de ma canne. Elle le prit sans parler. Et je lui dis adieu par un geste.

En m'en revenant, je pris par la rue Saintonge : je donnai des larmes à Victoire, et je suivis le boulevard. La nuit était belle : je marchais sans peuser où j'allais ; je rentrai dans la Ville, par la porte Saintmartin ; je pris la rue Grenetat, par distraction, puis la rue Bourg-labbé.

Je n'avais pas fait cinquante pas dans cette dernière, que je fus frappé du son d'une voix plaintive, qui me parut partir d'une maison vis-à-vis. Je levai les yeux, et j'entendis distinctement ces paroles, prononcées dans l'appartement du premier étage, dans lequel il y avait de la lumière, et dont une des fenêtres était ouverte :

» O ma chère Eleonore ! mon Amie,  
 » ma tendre, ma fidelle Amie, tu ne  
 » respires plus ! mais tu vis dans mon  
 » cœur ! ta belle Ame animera la mienne,  
 » jusqu'au dernier sounir » !

Après ces mots prononcés, la fenêtré

fut fermée par un Homme en chemise ; la lumière s'éteignit , et je n'entendis plus rien. Je me retirai , tout-ému.

## V NUIT.

## LE DEUIL-DU-CŒUR.

Le lendemain , je ne pus m'occuper d'autre chose , que de ce que j'avais entendu la veille. Avant d'aler chés la Marquise , je me rendis à la rue Bourg-fabbé. Il n'était que neuf heures ; toutes les boutiques étaient encore ouvertes. Je m'informai dans le voisinage , à une jolie Parfumeuse , fille de la maison , seule au comptoir en ce moment.

— O Monsieur ! ( me dit cette Jeune-personne ) , vous l'avez entendu ! . . . . . Nous l'entendons souvent aussi ! . . . C'est l'Homme le plus aimable , le plus estimable , le plus doux ! . . . Tant qu'elle a vécu , il se comportait avec une decence ! . . . Hô ! il ne la compromettait pas ! . . . . .

— Qui , Mademoiselle ? — Hé ! madame D'Imberval . . . . . Tenez , le voila qui rentre . . . Faites une chose . . . Il est poli , honnête . . . . . Allez chés lui. Si vous lui parlez de mad. D'Imberval , vous ferez bien venu . . . Allez , allez-

Je suivis le conseil de la Petite-personne. J'entrai dans la maison , et je

demandai au Portier, monsieur D'Imberval. — Vous voulez dire, monsieur D'Angeval sans-doute? — Soit-, repondis-je. On siffla, et je montai.

Je frappai doucement. Un Jeune-homme, les cheveux épars, l'œil humide, vint m'ouvrir. Il recule à ma vue!... — Intereffant Jeune-homme! lui dis-je, vous ne refuserez pas de raconter vos malheurs à un Malheureux comme vous? J'ai l'âme sensible; parlez, et vous ne profanerez pas votre douleur? A ces mots, il me prit la main, et me fit entrer.

Son appartement était éclairé par deux flambeaux à deux branches: Tout-autour, il était garni de chassis à grands carreaux de verres-de-bohème. Sous ces chassis étaient à des espèces de portemanteaux, des robes de femme de toutes les saisons, de tous les genres, et de toutes les couleurs; des bonnets de toutes les formes, des chaussures, en un-mot, tout ce qui peut servir à vêtir une Belle. Au fond de l'appartement, on decouvrait comme une porte de chapelle: Deux portraits, en regard, dont l'un était celui du Jeunehomme, paraissaient élevés sous un dais: entre les deux, on voyait une figure de Jolie-femme, parfaitement bien-faite, habillée d'une robe

toute fraîche, ayant l'air riant, ét comme si elle avait été prête à parler. Je la crus une Beauté vivante, jusqu'au moment où son immobilité me convainquit que c'était une Figure en cire. Le Portrait de la Femme, élevé sous le dais, ressemblait parfaitement à la Figure ; il était couronné de fleurs : Celui du Jeune-homme était surmonté d'un crêpe.

Le Jeune-homme me laissa tout examiner, sans me rien dire. Je me retournai de son côté : —Pleurez-vous une Epouse chérie, une Sœur, une Amante? —Ce n'est ni ma Sœur, ni mon Amante, ni mon Epouse ; c'est mon Amie... Mais qui êtes-vous? —Je suis le Spectateur-nocturne. —J'ai entendu parler de vous, et vous êtes l'Homme que je desirais de connaître, pour adoucir l'amertume de ma peine... Voulez-vous entendre ma douloureuse histoire? —De tout mon cœur! (lui repondis-je).

—Il y a deux ans-ét-demi, je fus invité, par hasard, à dîner chés une de mes Connaissances les plus superficielles. Je n'avais de relation avec aucun des Convives ; desorte qu'à table, je me trouvai avec une quinzaine d'Étres absolument nouveaux pour moi. Il y avait, dans le nombre, trois Jeunes-personnes

très-jolies, deux Blondes et une Brune. L'Aînée des Blondes me fixa ; les deux Autres me parurent trop-jeunes : Ce fut avec la Première que je causai, que je me familiarisai. Je l'appelais Mademoiselle, sans que Personne en parût étonné. J'appris, par un mot que lui adressa une Dame brune fort-vive, et très-brillante, qu'elle était sa Sœur, ou sa Belle-sœur. Comme je connaissais l'état de la Dame brune, je n'en trouvais la charmante Blonde, que plus convenable pour moi : Car du premier moment, j'avais résolu de m'attacher à elle, et de tout employer, pour l'obtenir. Cette journée fut délicieuse ! Le dîner fut suivi de la promenade. Je donnai la main à la Dame brune, pour me la concilier ; mais arrivé au Luxembourg, je tâchai de m'approcher de l'adorable Blonde, et nous ne nous quittâmes plus, quoique je m'aperçusse d'un certain refroidissement dans les yeux de la Dame brune : Je ne pouvais quitter Eleonore. Enfin, sa Belle-sœur l'appela.

La Maîtresse de la maison où j'avais dîné, faisait ce moment, pour m'aborder : — Tout le monde ( me dit-elle en riant ), remarque à quel point vous vous êtes épris de mad. D'Imberval ! — Madame !

(m'écriai-je). —Oui, Mad. D'Imberval: Cette Jeune-personne, qui vous quitte, est mariée au Frère de la Dame qui lui parle en ce moment : C'est elle qui l'avait amenée; je la connais à-peine; mais sa Belle-sœur est mon amie-. Je fus anéanti, par cet éclaircissement! je me retirai triste, rêveur, mais bien résolu de ne plus revoir la trop-aimable Eleonore.

Trois ou quatre jours après, je retournai chés Mad. De-Nebli (la même chés qui j'avais diné) : Je parus triste : Elle m'en fit la guerre. —Oui, lui répondis-je, Madame, je suis affligé. On devrait, dans les Sociétés, faire comme un Officier de mes Amis, qui, lorsqu'il vous invite, ne manque jamais à vous instruire du nom, de la qualité, du caractère et de la situation des Convives : Il vous évite par-là beaucoup d'imprudences, souvent dangereuses! Comme de mal parler d'un Homme connu à lui-même et face-à-face : et surtout (ajoutai-je), il prévient le malheur qui m'est arrivé-!..... Une larme m'échappa. Mad De-Nebli, grande et belle brune, qui avait l'âme très-sensible, n'eut plus envie de me plaisanter. Elle devint sérieuse : Et un instant après, elle dit, en se parlant à elle-même : —Infortunée Eleo-



nore!..... Manquer le bonheur, à la veille de l'atteindre!.... —Comment! que dites-vous, Madame? —Apprenez que mad. D'Imberval a épousé un Etourdi, qui, en deux ans, a dissipé sa dot, et ses propres fonds; qu'il s'est retiré à Londres depuis trois mois; qu'Eleonore ne subsiste que d'une pension modique, que lui fait sa Belle-sœur-! A cette accablante explication, je me sentis pénétré d'une si-vive douleur, que je demeurai immobile.

Je pris des informations, et j'eus tous les détails que je desirais. Je sortis de cette maison pour aller respirer, et débrouiller le cahos de mes idées: Ce fut au Luxembourg que je me trouvai; ce fut sous les arbres qui nous avaient couverts de leur ombre, Eleonore et moi, quelques jours auparavant, que je m'occupai d'elle, et que je pris une résolution. —J'ai quinze mille livres de rentes; je ne dois rien: je fais quelques Ouvrages qui me rapportent; Eleonore est dans le malheur, et je l'adore-. Je sortis du jardin; je volai dans cette rue; j'arrive, en palpitant, à la porte d'Eleonore. Je frappe: Elle ouvre elle-même; sa Domestique était sortie: Elle ne daigna pas me regarder: Elle me prenait pour

Therèse. —Madame (lui dis-je), permettez à un Admirateur et un Ami vrai, de venir vous temoigner toute son estime, et, il ose le dire, tout son attachement.... A ces mots, Eleonore rougit, et presque sans me repondre, elle me montra un siége. Elle était en deshabiller fort-simple; ses beaux cheveux flotaient negligeamment, et deux grosses boucles tombaient sur son sein, qu'elle voila. Elle vint ensuite s'asseoir vis-à-vis de moi. —Je n'esperais pas, Monsieur, l'honneur de votre visite! —Il est vrai, Madame, qu'étant mariée..... vous ne deviez pas vous y attendre.... Mais, après que j'ai eu.... appris cette nouvelle, une autre chose... m'a donné la force de penetrer jusqu'à vous..... Je n'ai plus les sentimens que vous m'aviez inspiré d'abord, Madame:.... Ce n'est plus un Amant, ... ce n'est pas un Epoux qui se presente, c'est un Ami tendre, dont le cœur est aussi pur que le vôtre.... Je ne vois plus que vous êtes belle.... je ne sens plus le pouvoir de vos charmes; c'est une Amie, ... une Amie dans l'infortune, que je vois en vous.... Ma chère Eleonore, daignez m'entendre, et ne m'interrompez point, que je n'aye achevé.... Je vous aime;

je vous chéris ; je vous croyais libre : je pensai, en vous voyant, que vous pouviez être mon épouse ; je m'en flatai... Cette erreur n'a pas duré longtemps ! mais les sentimens que vous m'avez inspirés sont éternels ; parce-qu'ils sont fondés sur l'estime, sur l'attachement le plus honnête, le plus desintéressé. J'aime en vous, votre personne, votre beauté, votre vertu, votre malheur ; tout cela m'attache également. Je tâcherai de rendre votre personne heureuse ; de préserver votre beauté des écueils ; votre vertu des attaques, et de combattre votre malheur, de le rendre nul. Eleonore, je vous offre un tendre Frère, qui veut tout partager avec vous. J'ai quinze-mille livres de rentes ; je donne mille écus par an à des Gens-honnêtes, qui me les rendent en bonne-amitié, et en bénédictions : Il me reste douze mille livres ; je vous en donne six : Nous mangerons ensemble ; nos invitations seront communes ; nous irons ensemble chés nos Amis, au spectacle, à la promenade : nous ne nous separerons qu'aux heures où un Frère doit quitter sa Sœur. Je desire, ma chère Eleonore, que vous ayiez un Temoin continuel de votre conduite, dans une de vos Parentes, ou

mieux encore, une de votre Mari, qui loge chés vous, couche dans votre chambre ou dans un cabinet à côté. Voilà les propositions que vous fait votre Frère, et qu'il faut accepter, sous peine de le rendre malheureux-?

Eleonore avait la rougeur sur le visage, et tenait ses beaux yeux baissés. Elle paraissait n'oser les lever sur moi. Je gardai le silence. Enfin, elle me dit : — Je vous remercie, monsieur. — Acceptez! m'écriai-je. — Oui, si ma Belle-sœur l'approuve. — Il nous faut son aveu, je le sens..... Avez-vous une Parente? — Mon Mari a une Nièce, orfèvre, et qui n'est pas riche. — Elle sera votre compagne, et le témoin de toutes nos actions: on aime les Témoin, quand on ne veut rien faire que de louable-.

Eleonore consentit que j'allasse sur-le-champ chés sa Belle-sœur. Je détaillai mes vues à cette Dame, qui parut ne pas croire à leur pureté. Mais son Mari me loua, en tout, et obtint son consentement. On me donna la Jeune-parente, et j'allai porter ces nouvelles à Eleonore. Elle me parut très-contente! Je la quittai de bonne-heure.

Le lendemain, à mon arrivée chés elle, j'y trouvai la Jeune-nièce, la Belle-

Œur et le Mari de mad. D'Imberval. Je m'aperçus qu'Eleonore avait pleuré. J'exposai de-nouveau mes vues; j'en détaillai les motifs, et je m'engageai, devant la Nièce, à ne jamais dire un mot à Eleonore, qu'en sa presence. On accepta enfin, et nous alames tous dîner chés la BelleŒur. J'invitai, pour le lendemain, chés Eleonore.

A notre retour dans son logement, avec la Nièce de son Mari, jeune brune de dixsept à dixhuit ans, je lui donnai le premier quartier de son revenu. Je sortis aussitôt.

Le jour suivant, je vins dejeuner avec elle, suivant nos conventions: Je fus à mes affaires: nous dînames: Nous alames au spectacle; nous soupames ensemble, et cette journée fut la plus heureuse que j'eusse encore passée. Je la quittai avant onze heures.

Je rapprochai mon logement du sien le troisième jour: Je trouvai, heureusement! un appartement au premier, dans la maison voisine, et j'y fus arrangé en quelques jours. Nous fimes percer une porte de communication, qui donnait dans la chambre de la Nièce; c'était cette Jeunefille qui seule fermait en-dedans, lorsque j'étais sorti, et qui m'ou-

vrait toujours pour entrer : La Domestique, de son cabinet, me voyait également entrer et sortir : Tout le monde de la Famille fut instruit de cette porte-de-communication, et Personne ne le trouva mauvais, à-cause des précautions prises, par moi-même, pour que je ne pusse en abuser.

Comment vous peindre la vie délicieuse, autant qu'innocente, que nous avons menée pendant deux ans ? Je passais avec Eleonore tout le temps que je ne donnais pas à mes affaires : Je la voyais heureuse, contente, et par moi ! Sa Nièce, aubout de dix-huit mois, trouva un excellent Parti, et elle l'épousa, de l'avis de toute sa Parenté, qui m'en temoigna la plus vive reconnaissance. Depuis ce moment, j'étais regardé comme de la Famille.

Je mis avec Eleonore une autre Parente de son Mari, plus-éloignée, qui fut encore mariée aubout de cinq mois, parceque les presens de mon Amie la firent paraître avec avantage dans les sociétés honnêtes où nous la conduisions. Ce second mariage me fit adorer de la Famille : Je reçus même une Lettre touchante du Mari d'Eleonore, qui se joignait à ses autres Parens, pour

me remercier. Il ajoutait, » Que ma  
 » conduite irréprochable, quoique ten-  
 » dre, avec sa jeune Épouse, le pene-  
 » trait d'admiration; qu'il en connaissait  
 » toutes les particularités, bien faites  
 » pour le rassurer, &c. ».

En-effet, je me proposais de cher-  
 cher une troisième Compagne à mon  
 Amie, et déjà nous avions jeté les yeux  
 sur une Parente à elle, âgée de douze  
 ans, lorsque le coup terrible fut frappé...

Nous étions seuls depuis quinze jours:  
 mais, par mes ordres, la Domestique  
 était toujours dans un cabinet voisin,  
 la porte-de-communication ouverte.  
 Nos entretiens, moins-génés, devenaient  
 tous les jours plus affectueux, sans être  
 moins honnêtes: nous nous exprimions  
 seulement avec plus de liberté, le bon-  
 heur de vivre ensemble: Au spectacle,  
 les situations nous touchaient davan-  
 tage: nous fondîmes en larmes à Zaïre,  
 et nous regardant ensuite avec satisfac-  
 tion, nous nous ferrames les mains comme  
 de-concert. A la promenade, nous  
 avions plus de plaisir que jamais; elle  
 était toujours trop courte, et les heures  
 s'écoulaient plus rapidement que des  
 minutes. A notre retour, nous cau-  
 sions avec innocence et candeur; minuit

nous surprit deux ou trois fois, que nous croyions n'être qu'à dix heures. Quelle félicité ! hâ ! que l'amitié est un doux présent de la Nature !... Nous étions heureux : Une plus grande intimité allait bientôt succéder à la nôtre , puisque deux jours après mon malheur , j'appris , que le Mari d'Eleonore n'était plus . . . . Un soir , en rentrant , je trouvai Eleonore au lit . Elle sourit , en me voyant , me tendit la main , et me dit : — J'ai besoin de repos : soupez à-côté de mon lit , et alez aussi vous reposer : nous nous en lèverons plus matin . Je soupai : Elle sourit à ce que je lui disais . En sortant , je n'osais l'embrasser , parce qu'elle était au lit : Elle m'en fit reproche ; et je pris sur ses lèvres le premier baiser . . . . Elle était déjà veuve ; mais nous l'ignorions . . . .

Le lendemain , à mon reveil , je la trouvai debout . Nous allâmes respirer la fraîcheur du matin : Eleonore était tendre ; elle s'appuyait mollement sur mon bras . Elle me raconta un rêve qu'elle avait fait durant la nuit . J'étais son époux . . . . Nous ne rentrâmes qu'à deux heures , pour dîner , parce que le temps , qui s'était un-peu couvert , nous avait préservé de la chaleur , et que nous



ne nous étions pas ennuyés ensemble.

Comme nous descendions de voiture, le Facteur remit une Lettre. Eleonore la voyant cachetée en noir, et qu'elle venait de Londres, pâlit : Elle me pria de l'ouvrir. Je le fis. Du premier mot, je vis l'annonce de la viduité de mon Amie. Malgré mon trouble extrême, j'affectai de la tranquillité : Je ferrai la Lettre en riant dans ma poche, et je remis à la lire, après le dîner. Nous avions faim ; Eleonore ceda. Je fus la distraire après le dîner : Le soir, je feignis d'avoir égaré la Lettre.

Le lendemain, en me levant, je trouvai la Domestique effrayée : Eleonore avait eu la plus mauvaise nuit. Je volai auprès d'elle : Une fièvre ardente s'était alumée. Je courus chercher des secours. Les Medecins arrivèrent : La maladie fut connue : mais elle surmonta la science de la medecine ;... Le soir du quatrième jour, Eleonore expira....

Je perdis en un instant, mon bonheur, tout ce qui m'attachait à la vie.... Je fus d'abord immobile de douleur, et prêt à succomber à mon desespoir.... Mais bientôt je voulus vivre, pour que ma Leonore vecût dans mon cœur ; pour donner mes soins à la Jeune-parente

qu'elle m'avait recommandée. Je gardai son appartement : Je fis faire autour de sa chambre ces armoires vitrées, où sont appendues ses robes, et tout ce qui servit à sa parure : Je couronnai son portrait de fleurs ; je mis un crêpe sur le mien : Je fis faire, sur son visage encore decouvert, le modèle de cette Statue en cire, parfaitement ressemblante : je l'habille tous les jours d'une de ces robes, et quand toutes ont servi, je recommence : Tous les soirs je lui parle, et je la pleure, comme vous m'avez entendu hier. Je commençai la nuit que son corps a passé dans cette chambre ; car je voulus la veiller seul : je ne l'ai point abandonnée à des Mercenaires : Tout en elle m'était cher et précieux. Je ne me suis pas dispensé d'assister à ses funérailles : couvert de deuil, l'âme navrée, fondant en larmes, je la suivais : Je n'ai voulu la perdre de vue, qu'à l'instant où la terre nous a séparés pour jamais.

Depuis, ma pensée ne s'est occupée que de mon Amie : Je la pleure ; je l'invoque ; je la sers dans ses Amis, dans ses Parens, et surtout dans la Jeune Yolande sa Parente ; et je leur dis, — Remerciez Eleonore ; c'est elle qui

vous aime, et non pas moi ; son âme habite avec la mienne, et c'est elle-seule qui me fait agir.

Je prendrai bientôt Yolande avec moi, pour vivre comme je faisais du temps d'Eleonore ; mais nous ne parlerons que d'elle.... Adieu, Homme sensible ! parlez, je vous prie, d'Eleonore à tout ce que vous rencontrerez.

---

En quittant le constant et malheureux Ami de l'Infortunée Leonore, je n'ai pas chés la Marquise ; je retournai dans ma demeure, et j'écrivis son aventure.

Quelque temps après, j'ai m'informé de ce qu'il était devenu : Je vais placer ici la fin de son histoire.

L'Ami d'Eleonore prit avec lui la petite Parente de son Amie. On espérait, dans la Famille, qu'il pourrait s'y attacher, et l'épouser ; parceque c'était une jolie Blonde, qui ressemblait beaucoup à sa Cousine : D'Angeval la forma : Elle devint charmante, par le caractère, autant que par la figure : Elle s'attacha même à son Bienfaiteur, de la manière la plus tendre. Ce fut alors que la Famille lui proposa de l'épouser. A ce mot, les yeux du triste D'Angeval se remplirent de larmes ; il ne répondit rien :

mais huit jours après, on vit arriver un très-aimable Jeune homme, son neveu, du même nom que lui, qu'il présenta pour être le mari d'Yolandé. Les Jeunes-gens se virent pendant quelques mois, au bout desquels le mariage s'est fait. D'Angeval leur a donné pour dot la moitié de son revenu. Ils vivent avec lui; ce sont ses Enfants, et son sort est fixé. Tous les jours il pleure Eleonore, habille et deshabille sa Figure en cire: sa constance est à toute-épreuve. Il ne parle que d'elle; mais si agreablement, qu'on aime à l'entendre. Du-reste, il s'occupe utilement, et il est aussi bon citoyen, que constant ami.

Mais il s'était bien passé des choses, entre le commencement et la fin de l'histoire de M. D'Angeval! J'avais vu plusieurs fois la Marquise, et je lui avais raconté une longue et très-intéressante histoire, dont l'idée m'était venue à l'occasion de ce qu'on va lire.

## VI NUIT.

## LES DEUX JEUNESFILLES.

**L**e lendemain de la nuit où j'avais entretenu l'infortuné D'Angeval, je sortis de chés moi: Je retournai du côté du cabaret à bière, profondément

occupé d'une idée : J'admirais comme Paris devore ses environs, et convertit en rues steriles, des jardins nourrifiers, et je me dis à moi-même : Un Homme qui reviendrait au monde dans cent ans, verrait les choses bien changées-! Cette idée m'attachait fortement! Elle me rappela l'ancien Epimenide, qui dort, dit la fable, selon quelques-uns, vingtsept ans; cinquantessept suivant d'Autres, et soixantequinze d'après une troisième opinion! Je fus absorbé dans une agreable rêverie. Je n'observais pas encore la Capitale, autant que je l'ai fait depuis : la Marquise, malgré ses vapeurs, m'interessait; je resolut de faire l'histoire d'Epimenide, pour l'amuser. Plein de cette pensée, j'entrai dans le même cabaret à bière de la veille. Je demandai un pot, six échaudés, et une lumière : J'écrivis. Mon histoire m'amusaît moi-même. Je riais, en la traçant avec rapidité. A deux pas de moi, étaient couchées deux Jeunes-filles du Marchand, l'Une de dixhuit, l'Autre de quatorze ans. Je ne m'en doutais pas; et souvent je pensais tout-haut ce que j'écrivais. Enfin, lorsque j'en fus au vieux Ergaste, qui demande l'aumône, je m'écriai : —Citoyens! ayez pitié d'un  
pauvre

pauvre Esclave abandonné, puni d'un crime qu'il n'a pas commis-!. On avait fait naguère une procession de Captifs rachetés par les Mathurins et les Moines-de-la-Merci: La Plus-jeune des deux Filles tira le rideau, et se mettant à son seant: —Pauvre Esclave! ma Sœur tremble! elle a peur de vous! Pour moi, je voudrais bien vous entendre conter, ce que vous avez souffert chés les Barbares de Barbarie? —Dormez, ma Fille (lui répondis-je): lorsque ma relation sera faite, je vous la lirai-. La Sœur-aînée me voyant doux & bonace, se rassura, et se mettant aussi à son seant, elle me montra une charmante figure. —Comment! vous avez été esclave! —Oui, ma Fille, des passions. —Des passions! ce sont des Gens de la Barbarie? —Les passions sont de tous les pays: mais, dormez, charmante Fille, et me laissez écrire; et puissiez-vous ne jamais connaître les passions, qui m'ont rendu malheureux. —Hô! je l'espère! Je vous repons bien, que je n'ai pas envie de m'embarquer, pour être prise par les Barbares! —Les Passions sont bien mechans? (me dit la Cadette). —Ce sont les plus horribles ennemies qu'ait l'Homme! s'il ne fait pas les dompter,

elles le précipitent dans mille écarts. — Comment ! ce sont donc des Femmes ! (reprit la Cadette). — Je vois ce que c'est (dit l'Aînée avec quelque suffisance), ce sont des Amazones : J'en ai entendu parler-... Elles auraient sans-doute encore jaté quelque-temps, si leur Père, homme dur et grossier, n'était venu les apostropher fort-brutalement d'un coup de baguette, qui pourtant ne toucha que le bois-de-lit. Toutes-deux firent aussitôt le plongeon dans les draps ; et je continuai d'écrire. Lorsque je me sentis fatigué, je cessai, je payai, je sortis, et je pris le chemin de la rue Payenne.

Il n'était pas encore l'heure : cependant la Marquise était à sa fenêtre. Je lui montrai mon papier, sans parler. Elle ne dit rien non-plus : Mais une Femme-de-chambre ouvrit une petite porte, dans le mur du jardin, et me prit le paquet. Je ne savais si je devais le lui abandonner : Sa Maîtresse me fit un signe, qui m'éclaira, et ne voyant plus rien à faire, je me retirai.

Rendu chés moi, avant l'aurore, je mis sur le papier le trait des Filles du Marchand-de-bière : Je continuai ensuite mon Epiménide, et lorsque le sommeil

m'accabla , je me jetai sur mon lit , où je dormis deux heures.

LA BOURSE DES PAUVRES-GENS.

J'avais affaire à six : je me levai ; je sortis. Les rues étaient tranquilles et solitaires , parce-que les Inutiles n'étaient pas encore levés. Au coin de la rue de-la-Monnaie , je trouvai une bourse : Elle contenait deux louis en or , et dix écus-de-trois-livres : Elle était de cuir , et sale : — O Malheureux , ou Malheureuse ! qui as perdu cette bourse ! ( m'écriai-je ) , que je te plains ! Et je sentis dans mon cœur une peine semblable à celle que j'éprouvai , lorsque je perdis le seul écu de six livres que je possédasse , en achetant un maquereau , à l'entrée du Marché-neuf : La peine qu'on a éprouvée rend sensible à celle d'Autrui : Je me mis à courir , du côté de la Hâlie ; car voici comme je raisonnais : — L'Homme ou la Femme vont employer cet argent en achats de denrées ; s'ils revenaient , la bourse ferait vide ; mais elle est toute-pleine. Parvenu aux piliers , je vis revenir un Homme et une Femme en-pleurs , surtout l'Homme ; il se desespérait. — Qu'avez-vous ? ( lui dis-je ) : — Il n'a plus !... me dit la Femme : il a perdu...



tout ce que nous avions, deux louis-d'or, & dix petits écus... Dans ce moment même, passait une Dame, suivie de deux Domestiques : Elle paraissait aller à Sainteustache : Elle s'arrête, tire de sa bourse trois louis, & six francs, les donne à l'Homme, et s'éloigne. Je la suivis, et lui présentant la bourse, je lui dis : — Puisque vous avez rendu la perte, c'est à vous que cet argent appartient : car je l'ai trouvé ; j'allais le rendre, vous m'avez prevenu. La Dame m'écouta, me regarda, prit la bourse, la serra, et continua son chemin. Moi, j'ai à mes affaires.

#### V I I N U I T.

##### QU'EST-CE QUE LA NUIT ?

Je ne rends pas compte de mes journées ; je ne parle que de mes nuits, jusqu'à l'aurore. Le soir, fort tard (car j'avais écrit chés moi, jusqu'à onze heures-un-quart, après mon travail manuel), je me rendis à la rue Payenne : J'avais pris le plus long : Il était minuit-ét-demi. La Marquise était à sa fenêtre. En me voyant, elle me dit : — Homme pauvre, d'où vient n'as-tu pas rendu la bourse à ces Bonnes-gens, et que tu me l'as donnée ? — C'est que leur perte,

causée sans-doute par une négligence , ou tout - au moins par une inattention , n'était pas un titre pour doubler leur petite fortune : Les Gens-du-peuple sont superficiels ; ils seraient devenus inattentifs , par une fausse confiance dans la Providence. — Je ne m'attendais pas à cette raison ! Monte ici : l'on va t'ouvrir : mais tu ne seras pas dans la même pièce que moi : Depuis tantôt , que j'ai envie de t'introduire , j'ai fait-faire une fenêtre , et par une grille , nous nous entretiendrons , devant deux Temoins : car je suis femme mariée , et je dois respecter en moi la Compagne d'un Homme-d'honneur-. La Femme-de-chambre vint ouvrir. Je donnai par écrit à la Marquise , le recit des Filles du Tabagiste , & de la trouvaille de la bourse : Ensuite , elle me dit de lui lire mon papier de la veille , parce - que mon écriture était difficile. Je ne demandais pas mieux. On m'apporta une petite mesure de vin , une moitié de poulet , et un pain. — Mangez , me dit la Marquise ; car je crois que vous avez appetit. Je mangeai : mon repas ne dura que sept minutes : Je parlais néanmoins , c'est-à-dire , que je faisais ma partie dans la conversation suivante :

— Quel est votre genre de vie ? — Le travail , l'occupation , et le plaisir. — Quel temps pouvez-vous donner au plaisir ? — La plus grande partie de celui que je donne au travail et à l'occupation : Quand ma main seule travaille , mon esprit s'occupe d'idées agréables , ou philosophiques : Je fais ou des châteaux-en-espagne , ou je philosophe : Quelquefois je projète. Revenu chés moi , j'écris ce que j'ai pensé , si cela merite de l'être : Mais ce n'est pas-là ma seule occupation : J'ai les passions vives , et elles me donnent beaucoup de besogne ! Je redoute le moral de l'amour. Il m'affecte trop , & me tourmente avec une violence sans mesure. — Le moral de l'amour ? C'est la tendresse ? — C'est la tendresse. — Vous la redoutez ? — Comme la petiteverole. — Je croyais cependant que la tendresse ennoblissait l'Homme , et l'élevait au-dessus des Animaux ? — Elle l'égalé à la Divinité : mais , de deux choses l'une , ou dans ce pays-ci aucune Femme n'est susceptible de tendresse , ou j'ai contre moi mon extérieur , qui les repousse , et m'empêche d'être aimé : Depuis cinq ans , je n'avais trouvé que Victoire. — Ne vous y êtes-vous pas

mal pris? — Je ne fais : mais j'ai senti que lorsque je m'attachais, c'était à mon grand malheur! — Il y a de votre faute, foyez-en sur. — Croyez-moi, Madame, partageons cela : Les Femmes de Paris sont très-peu susceptibles de tendresse ; et moi, j'en demande trop. — Je les crois intéressées. — Hé! Madame, peut-on être tendre, avec une âme avide, qui ne calcule que les moyens d'un Amant! — C'est un effet du luxe. — Il est vrai, Madame! aussi le luxe est-il le plus grand ennemi de la tendresse ; c'est le père de la coquetterie-. Mais parlons d'autre chose : Je ne viens ici que la nuit.

Qu'est-ce que la nuit? — Vous allez répondre à votre question? — Sur la Terre, c'est douze heures, pendant lesquelles le Soleil éclaire l'autre hémisphère, également partagées sous l'équateur ; inégalement au-delà des tropiques ; mais cependant revenant toujours à douze heures, en compensant les grands jours par les petits.

Sur la lune, c'est quatorze de nos jours, & autant de nos nuits, pendant lesquels un de ses hémisphères est dans les ténèbres.

Pour les Êtres qui vivent dans Mars,

c'est douze heures-un-quart-&-demi , c'est-à-dire , qu'il tourne sur lui-même , à trois quarts-d'heures près, aussi rapidement que notre Globe. Ce qui peut-être n'est pas exact ; Mars devrait avoir une révolution diurne plus rapide que celle de la Terre.

Sur Jupiter , la nuit n'est que de cinq heures , moins quelques minutes : son année en vaut douze des nôtres , parcequ'il est douze ans à tourner autour du Soleil : Il suit delà , que son année est composée de cinqmillesixcents nuits , ét autant de jours , qui n'en valent guère que deuxmillecinqcents des nôtres.

Sur la Planète de Saturne , les nuits ét les jours , dit-on , sont à-peu-près les mêmes que sur Jupiter : mais il en faut deux fois-ét-demie autant, pour composer l'année , qui est de trente des nôtres.

Sur Latone , planète decouverte par Hertschel , il est impossible de savoir la longueur des nuits ; elles sont probablement encore plus courtes , chaque Planète devant tourner plus rapidement sur elle-même , à mesure qu'elle est plus nouvellement planète.

Je ne pousserai pas mes conjectures audelà , quoiqu'il y ait certainement un grand nombre de Planètes non-vues, dont

les revolutions sur elles-mêmes sont encore plus rapides : Je reviens aux deux Planètes interfolaires relativement à nous.

Sur Venus: Il est à presumer que les nuits y sont de douze des nôtres; ce qui ferait vingt-cinq - fois vingt-quatre heures, pour un jour & une nuit. La raison de cette lenteur de Venus à tourner sur elle-même, vient de son approximation du Soleil sans-doute: Son année a deux-cents-vingt-quatre de nos nuits et jours; ainsi elle ne ferait composée que de treize nuits et jours reels de Venus.

Sur Mercure, dont on ignore absolument le temps de la revolution sur lui-même, il paraît que l'année & le jour ne font qu'un, et que dans les quatre-vingt-huit de nos nuits et jours qui composent son année, il y a une nuit de quarante-quatre des nôtres, et un jour également de quarante-quatre de nos jours.

A-present que nous avons l'acception parfaite du mot NUIT, dans tout notre système solaire, il faut ajouter, qu'il y eut autrefois un Homme en Grèce, qui eut une nuit plus longue que celle de Venus, et même de Mercure; elle dura soixante-quinze de nos années, c'est-à-dire vingt-sept-mille-quatre-cent-cinquante de nos nuits. Cet Homme se nommait

## 58 LES NUITS DE PARIS :

Epiménide. Voici le commencement de son histoire, qui fera pendant longtemps la matière de nos lectures.

Ici, je finis de manger. La Marquise prit mon cahier de la veille ; j'y joignis celui de la journée : mais ma lecture fut remise au lendemain.

### LE TROU AU MUR.

En m'en revenant, je m'écartai de ma route, distrait par une idée que j'exposai quelque jour, sous le titre du COUCHER, du RÊVE, et du LEVER : je me trouvai à la place Saintmichel. Je marchais légèrement et sans bruit, à l'ombre des maisons, comme le Guct. Un bruit sourd frappe mon oreille : Je m'approche : Trois Hommes faisaient un trou au mur, à-côté de la porte d'une maison. Je saisis le marteau, et je frappe un coup terrible, en disant : — Mes Amis ! pourquoi faire un trou ? voici la porte : on va vous ouvrir-... Ils n'entendirent pas les derniers mots ; les vibrations du heurtoir ébranlèrent leurs fibres, et surtout leurs jambes : Ils firent à fuir, abandonnant leurs instruments. On ouvrit, et je fis voir au Portier le travail qu'on faisait pour le soulager dans son emploi.